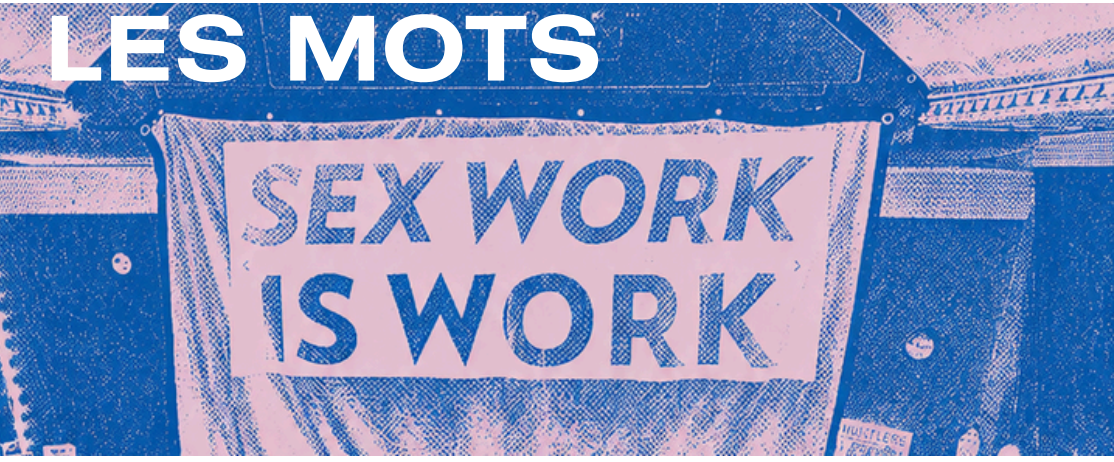
30 ANS



BOULEVARDS

NOTE SUR LES MOTS



Les mots évoluent avec les époques, tout comme les réalités qu'ils désignent. Dans ce fanzine, nous avons choisi de conserver, lorsqu'il s'agit de retracer l'histoire de Boulevards, le vocabulaire utilisé à l'époque des faits. Ainsi, dans les premiers chapitres, des termes comme « prostitution » ou « personnes prostituées » apparaissent : ils reflètent le langage employé dans les années 1990 et 2000. Ce choix n'est pas anodin. **Les mots portent une histoire,** témoignent des représentations d'une époque et permettent de comprendre comment les regards, les pratiques et les revendications se sont déplacés.

Pour les périodes plus récentes, et dans l'ensemble du fanzine, nous employons « travail du sexe » et « personnes qui exercent le travail du sexe », en cohérence avec les termes privilégiés aujourd'hui par les personnes concernées et par l'approche que défend Boulevards.

Enfin, nous utilisons majoritairement les termes « travailleuses du sexe » au féminin ou « TdS », la grande majorité des personnes rencontrées au fil de ces trente années étant des femmes cis ou trans. De même, nous employons le terme « clients » au masculin, ceux-ci étant très majoritairement des hommes. Ce parti pris rédactionnel vise à refléter fidèlement la réalité du terrain et les mots des personnes concernées, sans pour autant effacer la diversité des parcours et des identités.

LA NUIT EST UN MONDE À PART

INTRODUCTION

Pendant que la plupart des habitant-es de Genève dorment, d'autres travaillent. Depuis trente ans, les bus de Boulevards traversent ces nuits, fidèlement. En trois décennies, des milliers de personnes ont franchi leurs portes. Certaines une seule fois, d'autres pendant des années. Mais les bus, eux, sont toujours restés au rendez-vous.
Beaucoup ne venaient pas seulement chercher des préservatifs, du matériel stérile ou un café chaud.

Elles venaient s'asseoir. Souffler au milieu d'une nuit de travail, reprendre des forces, échanger quelques mots ou se taire, ce qui est aussi une manière d'être ensemble.

Ici, personne ne demande de nom, de papiers, de parcours. On entre, on est reçu-e avec respect, on repart. À l'abri du regard des clients, de la police, des passant-es, chacun-e peut redevenir simplement une personne.



Ce fanzine retrace modestement cette histoire, et les histoires qui la composent : celles des personnes qui exercent le travail du sexe, celles des équipes qui ont choisi d'être là, nuit après nuit, quoi qu'il advienne de la ville, des lois ou du terrain.

Trente ans suffisent pour voir une ville changer, des politiques se retourner, des substances apparaître et disparaître, des générations de travailleuses et travailleurs du sexe se succéder.

Certaines choses demeurent : la nécessité d'un lieu sûr, et la force d'une présence fidèle.



DEPUIS LE 12 FÉVRIER 1996,

les bus Boulevards tiennent cette position. Ce fanzine rend hommage à celles et ceux qui les ont fait vivre. Il rappelle aussi qu'un lieu où l'on est reçu sans condition et sans nom n'est jamais un acquis.

Le défendre, c'est défendre le droit de chaque personne à être traitée avec dignité, quelle que soit sa situation.

— **Eva-Luna Perez Cruz**
Responsable des actions des Bus Boulevards

— **Pénélope Giacardy**
Directrice



CE QUE LA NUIT LAISSAIT VOIR

Au début des années 1990, Aspasie mène déjà des actions auprès des travailleuses du sexe à Genève. Elle leur rend visite dans les salons et les cabarets et fait des tournées dans la rue, aux Pâquis. De son côté, le Groupe Sida Genève intervient sur la prévention du VIH, notamment via son bus itinérant Prévention Sida, nommé BIPS. Ces actions sont menées dans un contexte très particulier.

> “Tout cela se déroulait dans le contexte de l’épidémie de VIH/sida. Les premiers cas avaient été identifiés au milieu des années 1980 et les premières actions de prévention s’étaient développées dans les années suivantes. Certaines pharmacies avaient accepté de vendre des seringues afin de limiter la transmission du VIH. Dès 1991, le BIPS a mené des interventions de réduction des risques autour du VIH, des hépatites et des overdoses, avec la distribution de matériel stérile et de préservatifs. L’action menée au boulevard Helvétique constituait une étape supplémentaire, avec une intervention spécifiquement ciblée sur ce public.”
>
> — **Christophe Mani**
> Cofondateur du projet Boulevards



Sur le terrain, les équipes d'Aspasie et du Groupe Sida Genève partagent le même constat. Une grande partie des personnes rencontrées la nuit sur le boulevard Helvétique consomment de l'héroïne, souvent par injection. Elles vivent dans une grande précarité, sont fortement exposées au VIH et aux hépatites, subissent des violences, travaillent dans des conditions difficiles et ne franchissent presque jamais la porte d'une structure de santé.



> “Nous constations qu'un nombre conséquent de personnes, en particulier des femmes, consommaient des drogues tout en se prostituant. […] En partageant nos constats avec Aspasie, nous avons estimé indispensable de mettre en place une action spécifique sur le boulevard Helvétique.”
>
> — **Christophe Mani**

C'est un public que les associations connaissent mal.
Et pour lequel elles se sentent, de leur propre aveu, mal armées.

> “Les profils étaient très différents. Aux Pâquis, beaucoup de travailleuses du sexe participaient à des démarches collectives, revendiquaient leurs droits et avaient développé une identité professionnelle forte. Les jeunes femmes présentes sur le boulevard ne se reconnaissaient généralement pas du tout dans cette réalité. Beaucoup ne se considéraient pas comme prostituées. Leur objectif principal était souvent de gagner rapidement de l'argent pour financer leur consommation.
> Nous avions l'impression d'être face à une nouvelle forme de précarité. Nous connaissions relativement bien les enjeux liés à la prostitution, mais nous étions beaucoup moins outillés concernant les questions de consommation de drogue, de dépendance et d'exclusion sociale, qui étaient très présentes dans ce groupe.”
>
> — **Christophe Mani**

Une conclusion s'impose aux partenaires :

il faut aller dans la rue, la nuit, là où les personnes se trouvent.

TOUT EST À CONSTRUIRE

Avec le soutien de l'État de Genève et selon les priorités définies par l'Office fédéral de la santé publique, Aspasie et le Groupe Sida Genève montent le projet Boulevards. La Suisse développe sa politique de réduction des risques : seringues stériles plus accessibles, traitements de substitution, programmes expérimentaux de prescription d'héroïne.

Boulevards s'inscrit dans cette dynamique avec un dispositif que personne n'a encore essayé à Genève : un bus stationné directement sur le lieu de prostitution, où l'on entre sans rendez-vous, sans condition, sans donner son nom.

Reste à l'inventer.

> “Le projet n'existait pas encore. Tout était à construire. Le bus venait d'être récupéré des TPG et il fallait l'aménager, inventer le fonctionnement, partir de zéro.”
>
> — **Caroline Gomez**
> Une des 1ères travailleuses sociales du projet



Dès l'origine, **l'ambition dépasse la prévention sanitaire.** Il s'agit **d'écouter, de soutenir, et surtout de construire de la confiance** avec des personnes que les dispositifs classiques n'atteignent pas.

LA PORTE, OUVERTE OU FERMÉE ?

Le 12 février 1996, le bus Boulevards prend son service sur le boulevard Helvétique. Cette première nuit tient tout entière dans une question minuscule.



“Après avoir recruté et formé l’équipe, nous avons effectué notre première soirée de présence sur le terrain en février 1996. Cette première soirée, je l’ai réalisée avec Caroline Gomez, qui venait d’être engagée à Aspasie.
Je me souviens d’une question toute simple qui nous occupait beaucoup ce soir-là : fallait-il laisser la porte du bus ouverte pour montrer que nous étions disponibles, ou la garder fermée parce qu’il faisait un froid glacial ?
Cela peut sembler anecdotique aujourd’hui, mais cela résumait parfaitement notre préoccupation : comment être accessibles tout en créant un espace accueillant.
Je ne saurais même plus dire si quelqu’un est monté dans le bus cette première nuit. En revanche, je me souviens que nous sommes sorties plusieurs fois pour aller nous présenter aux personnes présentes sur le boulevard et leur expliquer qui nous étions.”

— **Mireille Rodeville**
Coordinatrice d’Aspasie de 1990 à 2002



“IL FAISAIT TERRIBLEMENT FROID. [...] MAIS MALGRÉ ÇA, LES TRAVAILLEUSES DU SEXE SONT VENUES TRÈS VITE”

30 ans plus tard, la question n’a pas vieilli. Comment être accessible tout en créant un lieu où l’on a envie d’entrer : c’est le fil rouge de toute cette histoire. Les personnes reçues sont alors majoritairement des femmes qui consomment de l’héroïne et de la cocaïne, et financent leur produit par le travail du sexe. La priorité va à l’injection et au VIH : seringues stériles, préservatifs, soins de première nécessité, orientation vers les structures de santé.

> “Il faisait terriblement froid. Le bus était un ancien TPG et le froid passait partout, le bus n’était pas isolé. Mais malgré ça, les travailleuses du sexe sont venues très vite. Le bus était la seule lumière sur le boulevard et offrait un peu de chaleur.
> À l’intérieur, on parlait de travail du sexe sans tabou et de consommation de drogues. Les femmes venaient échanger leurs seringues, prendre des préservatifs, boire un café, parler. À cette époque, il y avait surtout de l’héroïne, très peu de cocaïne.”
>
> **— Caroline Gomez**

Un bus mal chauffé, une ampoule allumée dans la nuit : cela suffit. Très vite, l’équipe comprend que les besoins débordent largement la santé. On vient aussi pour le café, pour cinq minutes de répit, pour un conseil, pour être quelque part sans avoir à se justifier.

> “Nous avons contribué à créer un accueil inconditionnel, un espace où les personnes pouvaient se déposer, parler, se reposer, exister sans jugement.”
>
> **— Caroline Gomez**

CE QU'ON NE RACONTE PAS TOUJOURS

“Je garde aussi le souvenir de nombreux moments de joie et de complicité. Certaines personnes arrivaient avec tout ce qu'elles étaient, leurs histoires, leurs difficultés, mais aussi beaucoup d'humour.

Nous avons partagé de franches rigolades autour de situations parfois complètement rocambolesques. Les récits de négociations avec des clients, les discussions autour de l'utilisation du préservatif ou certaines anecdotes de terrain donnaient parfois lieu à des **moments très drôles malgré la dureté des réalités vécues.”**

“C'est aussi ce qui caractérisait le travail au boulevard : lorsqu'on ouvrait le bus en début de soirée, on ne savait jamais ce qui allait se passer. Il fallait être prêt à faire face à toutes sortes de situations, notamment à la gestion d'hommes, pas forcément des clients, fortement alcoolisés et agressifs, dont le comportement pouvait être difficile à gérer. Ces situations demandaient **beaucoup de calme, de vigilance et de capacités d'adaptation.”**

— **Christophe Mani**

AU-DELÀ DE LA DISTRIBUTION DE MATÉRIEL

Après quelques années, les équipes constatent que réduire les risques ne signifie pas seulement réduire les risques liés aux consommations. Les violences, les conditions de travail, la santé mentale, l'isolement, les démarches administratives prennent de plus en plus de place dans les conversations. Un obstacle rend ces situations particulièrement difficiles à défendre.



> “À cette époque, la situation était particulièrement complexe. Le travail du sexe était légal, mais la consommation de drogues ne l'était pas. Cette réalité créait de nombreux obstacles pour les personnes concernées. Beaucoup craignaient de ne pas être entendues, de ne pas être crues ou de ne pas être traitées avec respect par les autorités.”
>
> — **Christophe Mani**

Dans de tels cas, le lien construit dans le bus change tout. Christophe Mani se souvient de l'accompagnement d'une jeune femme agressée.

“Grâce au lien de confiance construit au fil du temps dans le cadre de l’accompagnement réalisé par l’équipe de Boulevards, elle a progressivement trouvé la force d’entamer des démarches. Nous l’avons soutenue tout au long du processus, jusqu’au moment où elle a osé déposer plainte.

L’un des enjeux était donc de permettre à cette jeune femme de se sentir légitime dans sa démarche et de lui rappeler qu’elle avait des droits, indépendamment de sa situation. Elle a finalement accepté d’aller jusqu’au tribunal et a obtenu gain de cause contre son agresseur.

Je garde le souvenir de cet accompagnement comme d’un exemple important de ce que pouvait représenter le travail de Boulevards : créer un espace de confiance permettant aux personnes de reprendre du pouvoir sur leur vie et de faire valoir leurs droits lorsque cela devenait possible.”

— **Christophe Mani**

Le bus ne distribue plus seulement du matériel : il rend des droits praticables.

En parallèle, Boulevards lance **Don Juan** un projet de prévention destiné aux clients. Prévenir, c’est aussi s’adresser à ceux qui achètent des services sexuels. Pour la première fois, l’association agit non plus seulement auprès des travailleuses du sexe, mais aussi sur ce qui les entoure.

En 1999, la reconnaissance arrive de haut. Ruth Dreifuss, présidente de la Confédération, visite Boulevards.



LA VISITE DE RUTH DREIFUSS

L'ÉVÉNEMENT DE L'ANNÉE :

Le 12 novembre 1999 Madame Ruth Dreifuss, présidente de la Confédération, a rendu visite à Aspasie. Elle a eu l'occasion de parler longuement avec des



personnes prostituées dans les locaux de l'association et au bus Boulevards où elle a passé une grande partie de la soirée. Ce fut un beau moment de rencontre et d'échanges pour nous toutes.

“Le soutien que vous apportez à des femmes au cœur de toutes les exploitations représente vraiment le dernier filet de secours.”

— **Ruth Dreifuss**
Présidente de la Confédération

“Nous pensions qu'elle resterait quelques minutes. Sa limousine et ses gardes du corps attendaient derrière le bus. Régulièrement, quelqu'un venait lui rappeler son programme. Mais elle répondait qu'elle souhaitait rester encore.
Les femmes présentes ce soir-là étaient profondément touchées. Je me souviens particulièrement de l'une d'entre elles qui n'arrivait pas à croire que la Présidente de la Confédération était réellement là, assise dans le bus avec elles. Elle était émue, émerveillée et profondément touchée d'être reconnue et saluée.”

— **Mireille Rodeville**

LE TERRAIN SE DÉPLACE

Au tournant des années 2000, le décor change. Les traitements de substitution font reculer l'héroïne injectable, les usages se diversifient, la consommation quitte peu à peu l'espace public.



> “Peut-être les échanges de service avaient-ils lieu davantage en appartement et moins dans la rue ? Quai 9 avait ouvert et les programmes de substitution s'étaient développés. Tout cela a transformé le terrain.”
>
> — **Mireille Wehrli**
> Infirmière à Aspasie de 2004 à 2024

> “Le travail du sexe se développait de plus en plus dans différents quartiers et il devenait nécessaire de pouvoir se déplacer.”
>
> — **Marianne Schweizer**
> Coordinatrice d'Aspasie de 1996 à 2016

Ce constat mènera, quelques années plus tard, en 2005, à l'achat d'un second bus et à de nouvelles tournées.

C'est un vrai basculement. Jusqu'ici, Boulevards était attaché à un lieu. Désormais, il suit les personnes. Cette capacité à se déplacer — géographiquement, mais aussi dans ses pratiques — deviendra sa marque de fabrique. En 2004, le Groupe Sida Genève se retire du projet. Première Ligne prend le relais.

UN DEUXIÈME BUS, D'AUTRES LANGUES

Le travail du sexe s'installe durablement aux Pâquis. Boulevards achète un second bus, plus petit et mobile, qui stationne notamment à la place des Alpes, à l'entrée du quartier, en complément du boulevard Helvétique.

Cette mobilité accompagne un changement profond du public. Les femmes migrantes deviennent majoritaires : après les TdS d'Amérique latine arrivent des personnes originaires de Roumanie et de Hongrie, souvent confrontées à une barrière de la langue plus marquée, à l'isolement et, parfois, à des situations d'exploitation. Une compétence nouvelle devient indispensable dans les équipes : celle des **médiatrices, issues des communautés rencontrées.**

> “C'était pourtant une évidence : certaines médiatrices étaient formées aux réalités du travail du sexe, maîtrisaient les différentes langues et codes culturels des femmes migrantes ; leur présence constituait une réelle plus-value.”
>
> — **Marianne Schweizer**





Le périmètre du travail s'élargit d'autant. La réduction des risques ne concerne plus seulement les drogues injectables : les équipes abordent d'autres psychotropes, mais aussi la santé sexuelle au sens large, les violences, les droits, les questions administratives, l'accès aux soins. Pour beaucoup de personnes migrantes, monter dans le bus est la première rencontre avec une Suisse qui ne les contrôle pas.

> “Leur premier contact direct avec une autre image de la Suisse : un accueil démocratique, bienveillant, non paternaliste, où elles étaient écoutées sans jugement.”

> “Je me souviens également de ces très jeunes travailleuses du sexe qui arrivaient dès leur majorité, parfois à 18 ans et un jour. Pourtant, beaucoup avaient déjà une expérience qui laissait penser qu'elles travaillaient depuis longtemps.”

— **Fabian Chapot**
Coordinateur de Boulevards de 2009 à 2017

Le bus, lui, reste garé à un endroit symbolique de la ville.

> “Je garde en tête cette image du bus stationné entre le Musée d'art et d'histoire et les hôtels particuliers de la Vieille-Ville, valant des dizaines de millions de francs. En quelques mètres se côtoyaient deux mondes totalement différents.”

— **Fabian Chapot**

DIX ANS DE NUITS

Dix ans après la première soirée, Boulevards fait partie intégrante du paysage nocturne genevois. Cette longévité tient d'abord à celles et ceux qui ouvrent la porte, soir après soir.

> “Nous passions beaucoup de temps à écouter, à discuter et à accompagner les personnes que nous rencontrions. Mais nous riions aussi beaucoup ensemble. Il y avait une belle énergie dans l'équipe. Que ce soit pendant les froides soirées d'hiver ou les nuits d'été, nous partagions des moments très forts.”

— **Yamada Nakaoka**
Médiatrice communautaire de 2004 à 2026

Elle tient aussi à la présence, dans l'équipe, de personnes qui connaissent le travail du sexe de l'intérieur.

> “Le fait d'être moi-même une travailleuse du sexe trans m'a aidée à comprendre certaines réalités vécues par les personnes que nous rencontrions. Cela créait parfois un lien particulier et facilitait les échanges. Je pouvais comprendre certaines situations de manière très concrète.”

— **Yamada Nakaoka**



UN CHEMIN VERS L'AUTONOMIE

2010

ASPASIE REPREND LE PROJET

Les missions de Boulevards sont désormais confiées à la seule association Aspasie. La prévention liée aux consommations n'occupe plus la place centrale qu'elle avait aux débuts : elle s'intègre à une approche plus large de la santé et des droits.



2012

BOULEVARDS DEVIENT UNE ASSOCIATION

Boulevards franchit une étape importante en devenant une association indépendante, sœur d'Aspasie. Le projet gagne une identité propre sans rien changer à sa mission : être là, dans la rue, la nuit.

CHASSÉES DE LA VIEILLE-VILLE

Les habitant-es de la rue François-Le-Fort se plaignent de nuisances sonores qu'ils et elles attribuent au travail du sexe dans leur quartier. Leurs réclamations aboutissent à l'interdiction du travail du sexe dans les zones « ayant un caractère prépondérant d'habitation ». Les nombreuses TdS qui y exerçaient se reportent sur le boulevard Helvétique.

Cette décision de voisinage redessine toute la géographie du travail dans le quartier.

Dans les bus, les demandes changent aussi. La prévention du VIH et des IST reste un pilier, mais le logement s'impose comme préoccupation majeure. Les bus deviennent une porte d'entrée vers le réseau socio-sanitaire genevois.

Près de 20 ans après la première nuit, la posture n'a pas bougé : offrir un lieu de confiance, d'écoute et d'orientation, où chaque personne trouve un accompagnement adapté à ce qu'elle vit.



NOUVEAUX PUBLICS, CHIFFRES RECORDS

À partir de 2014, la levée des restrictions de libre circulation en Europe accompagne l'arrivée de nombreuses TdS roumaines et hongroises. La langue devient un enjeu majeur, tout comme l'accompagnement de personnes plus isolées, plus précaires et plus éloignées des dispositifs de soutien.



En 2015, Boulevards atteint un niveau de fréquentation inédit : plus de 3'700 contacts dans l'année et plus de 36'000 préservatifs distribués.

Claudette Plumey, TdS depuis plus de 60 ans, a vu passer toutes ces époques. Elle se souvient d'un temps où le travail du sexe était plus visible, où les clients tournaient en voiture dans plusieurs quartiers de Genève, où les conditions n'avaient rien à voir. Une chose, pourtant, n'a pas changé.

> “C'étaient des lieux chaleureux, où régnait une grande bienveillance...”
>
> — **Claudette Plumey**
> Travailleuse du sexe et présidente d'honneur de l'association

LE MARCHÉ SE DURCIT

Le boulevard Helvétique compte moins de TdS qu'avant. Le marché se sature, le périmètre se réduit, et les équipes observent une dégradation nette des conditions d'exercice : concurrence accrue, tarifs en baisse, clients plus exigeants, demandes de pratiques à risque, vols, présence de personnes travaillant « sous surveillance ».

Le boulevard reste pourtant, pour beaucoup, un choix.

> “Le boulevard représente exactement cela pour moi : **la liberté**. Bien sûr, parfois il pleut, parfois il vente, parfois les conditions sont difficiles. Mais j'aime souvent dire que ce vent, c'est le vent de la liberté. L'espace ouvert, l'absence de murs, le fait de pouvoir organiser mon temps comme je le souhaite correspondent davantage à ma manière d'être.”
>
> — **Piti Pietru**
> Travailleuse du sexe



À la demande des personnes qui fréquentent les bus, Boulevards élargit ses horaires et ouvre un samedi sur deux. En hiver surtout, pouvoir se réchauffer, boire quelque chose de chaud et parler à quelqu'un n'a rien d'un supplément : c'est vital.

Entrer, cependant, n'est pas évident. Le récit de Piti Pietru dit tout le chemin que cela peut représenter.

“C'est assez drôle, parce que cette première rencontre n'a pas été immédiate. J'ai travaillé plusieurs mois au boulevard avant d'oser entrer dans le bus. Peut-être quatre, cinq ou six mois. J'observais le bus de loin. Les collègues me disaient régulièrement : “Tu devrais venir, tu verras.” Mais je n'y arrivais pas.

Je viens d'un univers où tout ce qui représente l'ordre établi est souvent associé au danger. Dans mon histoire personnelle, les institutions, les autorités ou certaines associations n'ont pas toujours été des espaces neutres ou protecteurs. Dans mon esprit, ce bus faisait partie de cette société qui m'avait souvent rejetée. Pendant longtemps, entrer dans le bus me semblait presque aussi intimidant qu'entrer dans un commissariat.



Ce qui m'a convaincue, c'est l'équipe. Les collègues venaient régulièrement à ma rencontre. Elles ne me forçaient jamais, mais elles étaient présentes, bienveillantes et patientes.”

— **Piti Pietru**





> Un jour, j'ai finalement **franchi la porte**. Et ce fut une surprise totale. J'ai découvert un lieu qui existait pour nous. Un espace où l'on était accueillies avec respect, sans jugement, sans attente particulière. On m'a servi un café. On m'a proposé des biscuits. On m'a donné des préservatifs. On m'a demandé comment j'allais. Cela peut sembler banal, mais pour moi c'était presque irréel. Mon quotidien était souvent fait de difficultés, de violence symbolique, de solitude et parfois d'un profond sentiment d'exclusion. Et tout à coup, il existait un endroit où quelqu'un prenait simplement soin de moi."
>
> — **Piti Pietru**

23 ans après la question de la porte ouverte ou fermée, la réponse est là : ce sont les allers-retours de l'équipe sur le trottoir, patients, jamais insistants, qui finissent par faire entrer.

La réduction des risques, elle aussi, continue de s'ajuster. Aux seringues stériles s'ajoute désormais du matériel de sniff, à mesure que les pratiques de consommation se transforment.



TROUVER LES MOTS JUSTES

“Je me souviens d’une soirée particulièrement difficile. Rien n’allait. Une interaction compliquée avec un client. Une autre discussion qui m’avait beaucoup perturbée. Il faisait froid. J’étais fatiguée. J’avais juste envie de disparaître et de ne voir personne. Je restais seule dans mon coin de trottoir.

Puis finalement, presque malgré moi, je suis montée dans le bus. Ce soir-là, Judith et Tania étaient présentes. Je ne me souviens plus exactement de ce qu’elles ont dit. Mais je me souviens parfaitement de ce que j’ai ressenti. Elles ont trouvé les mots justes au bon moment. Pas de grands discours. Pas de conseils inutiles. Juste de la bienveillance sincère.

C’est tellement rare dans nos vies que je me souviens encore aujourd’hui de chaque détail. Je me rappelle même comment elles étaient habillées. Cela montre à quel point ces moments peuvent compter.”

— **Piti Pietru**



LES BUS S'ARRÊTENT

Le **COVID-19** marque un tournant. Pendant près de quatre mois et demi, le travail du sexe est interdit en Suisse. Les bus cessent leur activité. Pour la première fois en vingt-quatre ans, il n'y a plus de lumière sur le boulevard.

Beaucoup quittent Genève. D'autres continuent de travailler, dans l'illégalité. Les préoccupations basculent : il n'est plus question de tarifs ou de concurrence, mais de restrictions, de revenus disparus, de quarantaines, d'angoisse et de solitude.

L'équipe ne s'arrête pas pour autant. Elle rejoint Aspasie pour les distributions d'aide d'urgence, tient des permanences téléphoniques, garde le lien avec les plus précarisé-es.

Ces mois sans bus démontrent par l'absence ce que trente ans de présence avaient rendu invisible à force d'évidence.



UNE REPRISE FRAGILE, UN MÉTIER QUI CHANGE

La reprise est lente. Restrictions sanitaires, clients absents, déplacements compliqués : l'activité reste durablement affectée. Les bus rouvrent, mais la fréquentation ne retrouve pas son niveau d'avant. Les équipes observent une fatigue profonde, de l'inquiétude, une précarisation qui s'installe. Au-delà de la crise, le métier lui-même se transforme.

> “Le Covid a accéléré des transformations qui étaient déjà en cours. La clientèle a diminué. Les pratiques ont changé. Les demandes de rapports sans préservatif sont devenues plus fréquentes. Le numérique a pris une place énorme. Aujourd'hui, une grande partie du travail se déroule en ligne. Les réseaux sociaux, les plateformes et les outils numériques occupent une place centrale. J'ai dû apprendre seule à m'adapter à cette évolution. Le boulevard lui-même a changé parce que le travail du sexe a changé.”

> “Comme beaucoup de collègues, j'ai développé une activité plus diversifiée. Je combine plusieurs modes de travail. Mais je continue à revenir régulièrement au boulevard. J'y retrouve des clients de longue date et cela me permet aussi de maintenir un lien avec d'autres travailleuses du sexe.”

> “Le trottoir n'a pas disparu. Il coexiste désormais avec l'écran”.

— Piti Pietru

PRENDRE LA PAROLE

Après la pandémie, Boulevards pousse plus loin son approche communautaire. Les bus ne sont plus seulement des lieux de prévention : on s'y rencontre, on s'y organise, on y décide. Les TdS occupent une place de plus en plus active dans les projets qui les concernent.

> J'ai l'impression qu'ils ont créé une véritable communauté. Une communauté dans laquelle les personnes sont accueillies telles qu'elles sont. Un espace où l'on se sent respecté, compris et accepté."

> Les personnes sentent qu'elles sont accueillies sans jugement. Elles savent qu'elles peuvent parler librement de leurs préoccupations ou simplement venir faire une pause. Cette qualité relationnelle est précieuse et, à mes yeux, elle explique largement le succès et la longévité du projet."

— Mia
Travailleuse du sexe et médiatrice remplaçante à Boulevards



Aux Pâquis, autour du Petit Bus, les mots employés sont exactement les mêmes :

> “J’aimais aussi le fait que personne ne se sentait supérieur aux autres. Les discussions étaient simples et naturelles. On parlait d’égal à égal. On se sentait respectées. Je me souviens également que des personnes consommatrices fréquentaient le bus. Là aussi, il n’y avait pas de tabou ni de jugement. Chacun pouvait venir et être accueilli avec respect. Je n’ai pas souvent retrouvé cette façon de faire dans d’autres associations.
> Au début, j’y allais parce que je m’y sentais bien. Ensuite, le bus passait une fois par semaine, le mercredi, et j’attendais ce moment avec impatience. J’arrivais dès l’ouverture pour boire un café, discuter un peu et passer un moment agréable avant de rentrer chez moi. Je n’avais pas forcément un problème à régler ou un besoin particulier. Pourtant, ces visites me faisaient beaucoup de bien.”

— Karla

C’est aussi le moment où cette parole sort du bus. L’association lance « Les Jeudis du boulevard », une série de podcasts portée par Piti Pietru et Judith Aregger, médiatrice au bus.

> “L’idée était de donner la parole aux personnes concernées et d’aborder des thèmes importants liés au travail du sexe. Nous avons parlé de sécurité numérique, de santé mentale, de santé physique, d’argent, de conditions de travail et de nombreuses autres réalités du quotidien. Les épisodes étaient enregistrés directement dans le bus. Nous partions souvent d’expériences vécues et de discussions entre nous.
> Pour moi, ce projet a été très important. Il m’a offert un espace d’expression. Un canal pour parler, partager mon expérience et être entendue. C’était une manière de rendre visibles des réalités dont on parle encore trop peu.”

— Piti Pietru

En 1996, on montait dans le bus pour parler.
En 2023, on y parle pour être entendu-e au-dehors.

- 2024

DES BUS REPENSÉS

Les deux bus Boulevards sont entièrement rénovés, selon les avis des personnes qui les fréquentent. Les intérieurs sont réaménagés pour être plus fonctionnels, plus confortables, mieux adaptés à ce qu'exige une nuit de travail.

28 ans plus tôt, le froid passait partout dans un vieux TPG non isolé. Le chemin parcouru se mesure aussi ainsi.







La rénovation acte un changement de nature. Les bus deviennent pleinement des lieux communautaires, conçus pour les échanges, la confidentialité et le soutien entre pair-es : on peut désormais y tenir une conversation individuelle, recevoir un-e partenaire spécialisé-e ou organiser un moment collectif sans que l'un empêche l'autre.

UN ESPACE DE SANTÉ MOBILE

Quatre soirs par semaine, entre le boulevard Helvétique et les Pâquis, les bus continuent d'ouvrir. Sans conditions, sans nom, sans rendez-vous.
Ce dont on parle déborde largement la santé sexuelle : santé mentale, violences, conditions de travail, rapports avec la police, précarité, accès aux droits. Ces conversations sont aussi un instrument de veille — elles font remonter les besoins avant que les statistiques ne les enregistrent.

Le rôle sanitaire des bus, lui, se renforce. Distribution de matériel, information, et surtout de nombreux dépistages VIH et IST : le petit bus de la place des Alpes devient un véritable espace de santé mobile, au plus près des lieux d'exercice.

Le réseau genevois entre lui aussi dans les bus. Des professionnel-les viennent aborder des questions de santé sexuelle, de consommation, de sommeil, d'alimentation, d'accès aux droits. Le mouvement va dans les deux sens : les personnes sont orientées plus facilement vers d'autres services, et les partenaires découvrent de près ce qu'est le travail du sexe de rue.

Entre-temps, les moments collectifs se multiplient, et avec eux les liens entre celles et ceux qui fréquentent les bus.



TRENTE ANS

Les projets, désormais, naissent du terrain. Des conversations, des colères, des revendications des personnes qui exercent le travail du sexe. Les ateliers sont pensés avec elles et fonctionnent parce qu'ils répondent à des besoins concrets.

On y parle de ce que le travail de nuit fait au corps : dormir, manger à des heures impossibles, tenir le coup face aux écrans. On discute aussi de consommations et de réduction des risques. Et de ce dont il est plus difficile de parler : la transphobie, la traite des êtres humains, les discriminations, les violences physiques, psychologiques, économiques et policières.

La présence de rue s'étend. L'équipe est désormais là deux vendredis par mois plutôt que le samedi, et fait des tournées à pied dans les Pâquis.

✶ 1996

NAISSANCE DU PROJET BOULEVARDS

Boulevards démarre son activité sur le Boulevard Helvétique.



1999

UNE VISITE HISTORIQUE

Ruth Dreifuss visite le bus.



→ 2005

lE PROJET EVOLUE

Un second bus est déployé aux Pâquis.



2010

ASPASIE REPREND LE PROJET

Aspasie devient l'unique porteuse du projet.



Des partenaires passent aborder des thématiques précises. Et les langues se délient, en particulier sur les consommations liées au travail nocturne.

Les bus restent ce qu'ils ont toujours été : un point d'accès aux soins, aux dépistages, à l'information. Mais désormais, le sujet principal, est l'isolement.
Le nommer n'est pas anodin : la santé, dans toutes ses dimensions, est un droit — le dire est un acte politique.

L'équipe recueille également les témoignages de violences sexistes, transphobes, racistes et policières. En les documentant, Boulevards rend visibles des violences trop souvent banalisées et porte une revendication simple :

le respect des droits, de la sécurité et de l'accès à la santé pour toutes les personnes qui exercent le travail du sexe.

★ **2013**

CRÉATION DE L'ASSOCIATION BOULEVARDS

Boulevards devient une association indépendante.



2020

UN NOUVEAU DÉFIT : LA CRISE SANITAIRE

La pandémie interrompt les activités des bus.



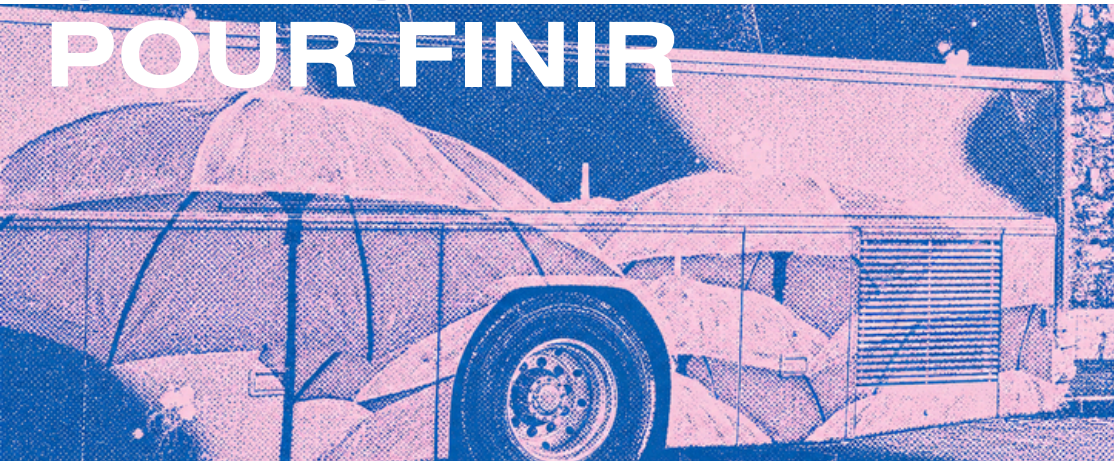
★ **2024**

DE NOUVEAUX BUS, LE MÊME ACCUEIL

Les deux bus sont entièrement rénovés.



UN MOT POUR FINIR



Trente ans plus tard, que reste-t-il du vieux bus des TPG garé un soir de février 1996, **porte ouverte ou fermée ?**

“Après plus de vingt ans passés au boulevard, je garde surtout le souvenir d’un lieu rempli d’humanité. J’y ai rencontré des personnes extraordinaires, appris énormément de choses et vécu de très beaux moments. Pour moi, le boulevard Helvétique a été bien plus qu’un travail : c’était une aventure humaine unique.”

— **Yamada Nakaoka**

“J’ai énormément de respect pour ces femmes. Ce sont de véritables combattantes. Elles m’ont aussi appris quelque chose de profond sur la nature humaine, dans ce qu’elle a de plus beau comme de plus sombre.”

— **Fabian Chapot**

“C’est aussi une expérience qui m’a permis de mieux comprendre des réalités de vie souvent méconnues et de rencontrer des personnes d’une grande force et d’une grande dignité.”

— **Christophe Mani**



Et, peut-être, ce mot-là :

“ **REFUGE.**

C’est vraiment le mot qui me vient spontanément.

Dans un monde où beaucoup de choses sont instables, où les travailleuses du sexe doivent constamment s’adapter, se protéger et se battre pour exister, le bus reste un endroit où l’on peut souffler. Un endroit où l’on est accueilli tel que l’on est. Un endroit où l’on peut simplement être soi-même.
Pour moi, le boulevard est un refuge.”

— **Piti Pietru**



TRENTE ANS PLUS TARD, BOULEVARDS EST TOUJOURS LÀ.

Parce que ce projet ne tient pas à des bus, mais à toutes les personnes qui le font vivre, le soutiennent et le réinventent, nuit après nuit.

Merci aux personnes qui exercent le travail du sexe et nous accordent leur confiance, partagent leurs expériences, leurs savoirs, leurs colères et leurs espoirs. Vous êtes au cœur de cette histoire et de tout ce que Boulevards construit aujourd'hui.

Merci aux équipes d'hier et d'aujourd'hui, aux médiateur-rices, aux infirmier-ères, aux bénévoles, au comité, à nos partenaires, à nos allié-es et aux étudiant-es.

Par leur engagement, leur présence et leur volonté d'écouter, elles et ils contribuent à faire entendre les voix des personnes concernées, à faire bouger les regards, les pratiques et les politiques, et à construire une société plus juste envers celles et ceux qui exercent le travail du sexe.

Les trente premières années nous rendent fiers du chemin parcouru. Les trente prochaines nous donnent envie d'aller plus loin encore, ensemble.

Boulevards n'aurait jamais traversé ces trente années sans toutes les personnes qui l'ont porté, nourri et transformé. Merci d'en avoir fait un projet vivant, en mouvement, toujours planté dans le réel.





Merci à toutes celles et ceux qui ont contribué à retracer les 30 dernières années de Boulevards : Meron Abraham, Judith Aregger, Sara Arsever, Martine Baudin, Bruna, Tania Caraulean, Fabian Chapot, Suzanne Ding, David Etter, Caroline Gomez, Irene, Karla, Luna, Lupo, Christophe Mani, Mia, Yamada Nakaoka, Nicole, Piti Pietru, Claudette Plumey, Mireille Rodeville, Bruno Rodriguez, Marianne Schweizer, Roxana Sima, Sofia, Vanessa Vaucher, Mireille Wehrli, Jehane Zouyène.

Merci aux équipes de Boulevards et d'Aspasie, au comité, partenaires, bailleurs de fonds.

Merci aux travailleuses et travailleurs du sexe usagèr-es de Boulevards.

Boulevards n'existerait pas sans vous.

Rédaction : Pénélope Giacardy & Eva-Luna Perez Cruz
Graphisme : Camille Prins
Impression : Aspasie
Août 2026